

Nathalie Roux

À qui s'adresse Schreber ?

En premier lieu, il s'adresse à sa femme et à son entourage. Depuis trois ans déjà, il écrit à sa femme et à ses proches quand il commence à rédiger ses *Mémoires* en février 1900 alors qu'il vient de demander par voie juridique sa sortie de l'asile.

À l'origine de l'écriture de ce texte, Schreber projette de les familiariser avec les expériences qu'il a vécues et avec ses conceptions religieuses afin de tenter de les éclairer sur « les multiples et apparentes bizarreries de sa conduite » qui s'imposent à lui, « faute pour eux de pouvoir les saisir complètement¹ ».

En particulier, il est contraint de pousser des hurlements, de jour comme de nuit, ce qu'il conçoit comme très gênant pour son entourage. Les années passant, il parvient à les maîtriser et ces hurlements deviennent des raclements de gorge, des toussotements ou des bâillements. Il se libère aussi lors de promenades solitaires, vérifiant qu'il n'y a personne alentour.

Il explique dans ses *Mémoires* que ces hurlements sont nécessaires du fait de sa relation avec Dieu et qu'ils couvrent les voix qu'il entend de façon continue, contrairement aux fous qui eux, selon lui, ont des hallucinations intermittentes. Dieu lui parle par le truchement du soleil et c'est par l'intermédiaire du soleil qu'Il accomplit des miracles. Dieu exige de lui qu'il jouisse continuellement, qu'il pense sans interruption. Quand Schreber se laisse aller au « penser à rien », les « rayons » (divins) refluent et il éprouve aussitôt des phénomènes secondaires tels que douleurs, crises de hurlements. Les hurlements, donc, procèdent de miracles divins, de processus surnaturels sur lesquels il n'a aucune prise, comme tout homme d'ailleurs.

Le Pr. Flehsig dirige la Clinique psychiatrique de Leipzig. Il a guéri Schreber lors de sa première hospitalisation en 1884-1885. Depuis, sa femme le révère : elle garde son portrait sur sa table. C'est donc à lui qu'ils font appel quand l'état psychique de Schreber nécessite à nouveau une hospitalisation en novembre 1893.

¹ Daniel Paul Schreber, *Mémoires d'un névropathe*, Editions du Seuil, Paris, 1975, dépôt légal 1985, couverture blanche, p. 19.

Sa femme vient le voir tous les jours à la clinique jusqu'en février 1894. Là, elle s'absente quatre jours pour aller voir son père. À son retour, il lui demande de ne plus venir le voir, ne pouvant souhaiter qu'elle le voie sans cesse tomber plus bas.

Très peu de temps après, en mars ou avril 1894, il pense qu'un complot est dirigé contre lui, une fois qu'aurait été admis le caractère incurable de sa maladie².

Dix ans plus tard, dans une lettre qu'il lui adresse en mars 1903, il demande à Flechsig de le conforter, par ses propres souvenirs, de ce qu'ils ont vécu tous les deux : il a ressenti une commande exercée par le système nerveux de Flechsig sur son propre système nerveux. Il s'interroge : s'agissait-il d'une relation hypnotique, suggestive ? Dans un but thérapeutique ? Flechsig le contraint-il par hypnotisme à utiliser ce qu'il nomme le « parler de nerfs » (qu'il compare à des mots récités en silence comme lorsqu'on apprend un poème, ou à une oraison mentale comme dans une assemblée de fidèles) ? Ce que les médecins prennent pour des hallucinations sont en fait des phénomènes en relation avec des forces surnaturelles. Flechsig se serait rendu compte que « de l'au-delà, on cherchait à l'endoctriner par le truchement de voix dénotant une origine surnaturelle ». Par curiosité scientifique, Flechsig aurait poursuivi leur relation, puis, « angoissé » comme Schreber l'était lui-même, il aurait brisé leur relation psychique.

Alors, son « âme examinée, montée au ciel, aurait continué à manifester son pouvoir envers lui³ ». L'âme Flechsig avait accoutumé de parler de lui comme du « plus grand voyant de tous les siècles⁴ ». Certains de ses nerfs sont pris au système nerveux de Flechsig.

Si Dieu a choisi Flechsig neurologue, c'est qu'« il sait d'instinct que la recrudescence de la nervosité parmi les hommes peut faire naître une menace par les royaumes divins⁵ ». Comme d'autres médecins, Flechsig se serait livré « à côté des buts thérapeutiques à des expériences sur la personne d'un patient confié à ses soins ». Si Flechsig corroborait ses hypothèses, son exposé entrerait alors dans la perspective d'un problème scientifique sérieux dont il conviendrait de poursuivre plus avant l'approfondissement par tous les moyens. Schreber suppose que le

² *Ibid.*, p. 61.

³ *Ibid.*, p. 12.

⁴ *Ibid.*, p. 76.

⁵ *Ibid.*, p. 37.

Professeur Flechsig a une prescience de certains cas d'éviration de l'homme⁶.

*Adresse aux psychiatres*⁷

Il démontre son cas minutieusement dans le but de les convaincre qu'il n'est pas fou mais « malade des nerfs ». Schreber reconnaît que son système nerveux présente un état de surexcitation pathologique ; pour lui cet état est la condition même de l'émergence de phénomènes tels que les « voix », les « visions ». Cela ne signifie pas pour autant que ces processus soient dépourvus de réalité objective.

Ses « images oniriques » ont une clarté plastique et une fidélité photographique jamais ressentie quand il était bien portant ; il en déduit qu'elles n'ont pas jailli de ses propres nerfs mais y ont été introduites du fait des rayons (divins). Les rayons ont le pouvoir d'influencer le système nerveux pendant le sommeil ou à l'état de veille⁸. Il revient à plusieurs reprises sur la « clarté » infiniment plus grande de ses images oniriques fabriquées par les rayons (contrairement aux simples visions de rêve) : « Il s'agit de visions véritables », contrairement aux hallucinations⁹.

Il invoque encore la « clarté » de ses souvenirs, clarté qui rend « véridique », c'est-à-dire « subjectivement assuré » le fait qu'il ait toute l'âme de Flechsig dans le corps. Ce fait « subjectivement assuré » devient « réalité objective », il n'en doute plus, car ce type d'événement est arrivé plusieurs fois¹⁰. Ses « esthésies sensorielles » sont provoquées par des forces surnaturelles. Il les distingue des hallucinations sans réalité objective dont il convient de penser qu'elles existent chez les fous¹¹. Les voix se manifestent chez lui en tant qu'elles sont ébranlement vibratoire de ses nerfs¹².

Les dénominations des voix « vestibules du ciel », « images d'hommes bâclées à la six-quatre-deux », « vie onirique », sont pour lui d'un emploi scientifique, et surtout de nature médicale¹³.

⁶ *Ibid.*, p. 60.

⁷ *Ibid.*, p. 272.

⁸ *Ibid.*, note 37, p. 68.

⁹ *Ibid.*, note 42, p. 77.

¹⁰ *Ibid.*, p. 80.

¹¹ *Ibid.*, p. 77.

¹² *Ibid.*, p. 247.

¹³ *Ibid.*, note 6, p. 28.

Il discute son traitement. Les rayons ont la propriété de calmer les nerfs et de faire dormir : « Si l'on avait consenti à sacrifier une quantité restreinte de rayons purs j'aurai guéri de ma maladie nerveuse¹⁴. » Il est persuadé que sans aucun somnifère il dormirait tout aussi bien ou tout aussi mal qu'en les utilisant. Les psychiatres savent que l'excitation nerveuse s'accroît notablement chez les malades pendant la nuit et qu'un apaisement très appréciable survient presque toujours sous l'action de la lumière solaire. Pour lui, cet effet est encore plus marqué quand il reçoit directement les rayons divins¹⁵.

Il s'adresse aux psychiatres quant au maniement du transfert

Schreber pense que le psychiatre ne peut sans doute jamais tout à fait éviter, vis-à-vis de nombre de ses malades mentaux, d'avoir recours à de pieux mensonges. Par exemple, le Pr. Flechsig voulait faire passer sa maladie pour une simple intoxication au bromure¹⁶ !

À propos de la conviction délirante, Kraepelin dit qu'elle est inébranlable par rapport à tout ce que pourra dire ou ne pas dire son entourage. « L'homme équilibré » est intellectuellement aveugle, s'écrie Schreber : « L'aveugle ne peut convaincre le voyant qu'il n'y a pas de couleur, que le bleu n'est point bleu, le rouge n'est point rouge...¹⁷ ! », comme le psychiatre ne peut convaincre son patient qu'il délire...

Adresse au Dr. Weber

Schreber vient probablement de prendre connaissance de la première expertise médico-légale du Dr. Weber, datée du 9 décembre 1899, quand il commence à rédiger ses *Mémoires*. Il critique son expertise du 5 avril 1902:

– Hurlements : diagnostiqué paranoïaque ; or les paranoïaques n'ont pas de crises de hurlements.

– Existence de nerfs de volupté répartis chez lui dans toutes les parties de son corps, « n'en déplaise au Dr. Weber !¹⁸ ».

¹⁴ *Ibid.*, note 31, p. 60.

¹⁵ *Ibid.*, note 45, p. 85.

¹⁶ *Ibid.*, p. 45, note 116, p. 258.

¹⁷ *Ibid.*, p. 247.

¹⁸ *Ibid.*, p. 283.

Adresse aux lecteurs, aux théologiens, aux scientifiques, aux philosophes, à l'humanité toute entière !

À l'origine, Schreber n'a pas l'intention de publier, entre autre, dans le souci de ménager certaines personnes en vie. Puis l'idée lui vient que ce travail peut susciter l'intérêt d'un public plus vaste. Pour sa femme il a donné des explications circonstanciées de faits connus scientifiquement. Un lecteur formé aux disciplines de la science aurait fort bien pu s'en passer. Ses expériences, une fois reconnues universellement, apporteront le plus haut fruit au reste de l'humanité¹⁹.

L'idée de la publication s'impose à lui dans l'intérêt de la Science et des Vérités religieuses. Ainsi, « de son vivant », « des autorités compétentes » pourront venir faire des vérifications sur son corps et constater les vicissitudes qu'il a traversées²⁰. Le but unique de son travail devient : faire avancer la connaissance de la vérité dans un domaine éminent, le domaine religieux.

Sa relation avec Dieu

Ainsi « Hôtel-Dieu » : établissement pour malades des nerfs. « Si Dieu a créé le Monde, d'où Dieu lui-même tire-t-il son origine²¹ ? »

Il date « les tout premiers commencements de [sa] relation avec Dieu²² » à la mi-mars 1894. Alors commence pour lui la période « la plus atroce de sa vie mais aussi le temps sacré de sa vie », car « son âme était remplie des représentations les plus sublimes sur Dieu et l'ordre de l'Univers²³ ». Jusqu'à ce que les révélations divines lui eussent enseigné une voie meilleure, il appartenait à la cohorte des « douteurs de Dieu ». Sans être « croyant », il n'était pas non plus « contempteur de la religion » : il ne contredisait pas « ceux qui avaient le bonheur de pouvoir garder dans l'âge mûr la foi d'un pieux enfant ».

Schreber a « une soif de savoir », « un intérêt pour les sciences ». Les dix années précédant sa maladie, il a lu et relu des ouvrages de philosophie et de sciences naturelles (en particulier sur la science moderne de l'évolution), ouvrages qui ne l'ont pas enclin « à croire fermement en

¹⁹ *Ibid.*, p. 11.

²⁰ *Ibid.*, p. 9.

²¹ *Cf.* pp. 20 et 37.

²² *Ibid.*, p. 36.

²³ *Ibid.*, p. 66 et suivante.

l'existence d'un Dieu personnifié ou à soutenir cette foi²⁴ ». À partir de son expérience, il fait des hypothèses, une recherche scientifique, il cherche à élucider les processus.

Il fait l'hypothèse que Dieu pourrait retirer tout ou partie de la chaleur solaire à une planète vouée à disparaître : cela éclaire pour lui le problème non résolu des périodes glaciaires²⁵. À partir du moment où il a été en lien avec Dieu, il a cru que toutes les créatures avaient disparu de la surface de la terre. « Je croyais l'humanité toute entière engloutie », « laissons de côté de savoir si c'était à tort ou à raison²⁶ ».

Schreber théologien

Dieu n'est pas l'être d'absolue perfection que la plupart des religions reconnaissent en lui. De même, c'est fondamentalement pour la création considérée dans son ensemble que vaut l'amour éternel divin.

Son « tableau » de la Nature de Dieu et de la survivance de l'âme humaine après la mort est dépourvu de ces traits de dureté ou de cette cruauté inutile qui surcharge bien des conceptions de la religion chrétienne, et à un degré plus haut encore celles d'autres religions²⁷.

Adresse aux psychanalystes

Étant donné son intérêt pour le fonctionnement de l'appareil psychique, il décrit avec minutie ses différents états psychiques et nous fait part particulièrement de ceux qui font événement.

Ainsi sa « deuxième maladie » est inaugurée par un rêve : sa « maladie de nerfs » recommence. Et au réveil lui vient l'idée : « Ce doit être une chose singulièrement belle que d'être une femme en train de subir l'accouplement. » Idée sur laquelle sera construite sa conviction de devoir subir l'éviration.

Puis il évoque encore un rêve, une image onirique qui fait événement.

Pas à pas il expose les différentes étapes de son élaboration psychique : sa démente apparition miraculeuse est interprétée : on me dépêchait ces rêves, affirme-t-il.

²⁴ *Ibid.*, note 36, p. 67.

²⁵ *Ibid.*, p. 58.

²⁶ *Ibid.*, p. 67.

²⁷ *Ibid.*, p. 34.

Il conclut qu'il s'agit en tout cas d'un apport à la connaissance de Dieu et notamment à la connaissance du dualisme qui règne dans les Royaumes de Dieu.

Quoi qu'il en soit, ses rêves, ses images oniriques sont l'expression symbolique d'informations sur des événements qui, soit se sont réellement produits, soit étaient attendus par Dieu « pour l'avenir ». Il lui est infiniment difficile de distinguer des pures formations oniriques les données sensibles de l'état de veille, et par conséquent d'énoncer clairement jusqu'à quel point tout ce qu'il croit avoir vécu a caractère de réalité historique²⁸.

Adresse à lui-même

La structure même du texte est celle d'un journal intime : tout en nous prenant tous à témoin, sa femme, son entourage, ses psychiatres, nous lecteurs, il s'adresse à nous tous avec sincérité, hésitant, doutant, revenant à plusieurs reprises sur ses expériences et, s'il attend de certains d'être conforté dans ses souvenirs, s'il veut nous apporter la preuve qu'il n'est pas fou, il espère que l'humanité tout entière sera concernée par sa vie hors du commun.

En conclusion, en me référant à l'intervention de Daniel Bartoli et son concept d'« actuation », j'ai remarqué que Schreber en écrivant ses *Mémoires* réintroduisait du temps, ainsi que nous-mêmes lors de notre effort de transmettre son témoignage.

²⁸ *Ibid.*, p. 67.